



le baiser et la morsure

créations théâtrales autour des grands singes et du langage humain

*OPUS 1 : Permettez-moi de vous dire, d'abord,
que je connais bien le Bois du Petit-Château*

*Performance tout public donnée les samedis et dimanches de
septembre 2012 au Zoo du Bois du Petit-Château, à La Chaux-
de-Fonds*

mise en scène : Guillaume Béguin

coproduction : Arc en Scènes

production : compagnie de nuit comme de jour

« La vraie vie n'est pas réductible à des mots prononcés ou écrits, par personne, jamais. »

Don DeLillo

conception et mise en scène Guillaume Béguin
jeu Piera Honegger
costume Karine Dubois
masque Cécile Kretschmar
production Compagnie de nuit comme de jour
coproduction Arc-en-Scènes

Dates samedi 8, 15 et 22 septembre 2012 à 17.00
dimanche 9, 16 et 23 septembre 2012 à 17.00
(si le temps est clément)

Lieu un enclos dans le Zoo du Bois du Petit-Château
(rue Alexis-Marie-Piaget, à la Chaux-de-Fonds)

Durée 35 40 minutes

entrée libre, sans réservation

www.denuitcommejour.ch

www.arcenscenes.ch/activites/creation/cre-actions

Le baiser et la morsure a été initié dans le cadre des projets de recherche de la Manufacture - Haute école de théâtre de Suisse romande.

La performance – en résumé

Elle apostrophe les passants et tente de leur communiquer certains de ses souhaits ou de les interpeller au sujet de sa condition, elle appelle, met en jeu toute une série de gestes ou de mimiques, mais son discours reste obscur parce que les visiteurs ne maîtrisent pas sa grammaire. Chaque samedi et chaque dimanche après-midi, durant le mois de septembre 2012, les visiteurs du Bois du Petit-Château, à la Chaux-de-Fonds, découvrent ce nouveau pensionnaire du zoo : Catherine, un « pas tout à fait singe ». Si elle leur ressemble, Catherine n'est cependant ni un gorille ni un chimpanzé, ni un adulte ni un enfant. Catherine est une créature humanoïde affublée d'un costume de singe. Lorsqu'elle se baisse et marche le dos voûté, on pourrait presque la prendre pour un bonobo, ou un jeune gorille. Par moments, sa gestuelle est si précise, qu'on finit par se prendre au jeu et à la considérer comme un gorille ou un chimpanzé. Mais elle enlève aussitôt sa fausse tête, et continue de se comporter comme un singe. Elle se déshabille, revêt des habits humains, se coiffe et se maquille. On ne comprend plus ce qu'elle fait à l'intérieur d'un enclos, on en veut au directeur du zoo, à son personnel.

Catherine, revêtue de son costume de singe, tient des discours. Certains sont prononcés avec des mots humains. Ce sont ceux de Kafka¹, ou de David Garnett². Mais Catherine crie aussi quelquefois, elle gesticule, se roule par terre ou se suspend aux fausses branches des faux arbres que les scénographes du Bois du Petit-Château ont installés pour elle. Elle ôte sa cagoule, découvre son visage humain, tente d'articuler des mots, mais aucun son intelligible ne sort de sa bouche. Elle tente alors de communiquer par la langue des signes, mais n'est pas Koko³ qui veut.

La performance *Permettez-moi de vous dire...* se déroule dans un enclos du zoo du Bois du Petit-Château réservé pour l'occasion. Les visiteurs/spectateurs peuvent

¹ « Hautes autorités académiques, Vous me faites l'honneur de m'inviter à présenter à votre Académie une relation de ce qu'a été ma pré-vie simiesque. Cinq ans me séparent bientôt de ma singitude. (...) » (*Compte-rendu à une académie*, traduction de Catherine Billmann et Jacques Cellard, Actes Sud, « Babel »).

² « Cher Monsieur, Permettez-moi de vous dire, d'abord, que je connais bien le Jardin Zoologique et que je l'admire beaucoup. Les terrains sont spacieux et l'aménagement des pavillons est à la fois pratique et commode. Ils renferment des spécimens de la faune complète du globe terrestre. (...) Ne pas joindre l'homme à une collection pareille, c'est comme jouer *Hamlet* sans le Prince du Danemark. (...) » (*Un homme au zoo*, traduction de Betty Colin, Christian Bourgois Éditeur).

³ Koko est une célèbre femelle gorille américaine à laquelle on a appris la langue des signes. Elle communique au moyen de 1000 signes, qu'elle est capable d'agencer en de courtes phrases.

se masser devant l'enclos pour regarder Catherine, il n'y a pas de gradin, de chaises ou de fauteuils installés, rien n'indique qu'il s'agit d'un spectacle. La première partie de la performance, majoritairement improvisée, dure environ une heure, de 16.00 à 17.00 : Catherine vit et évolue dans son enclos, tout en se livrant à certaines activités simiennes et/ou humaines, sous le regard des passants venus par hasard ce jour-ci au Bois du Petit-Château. **Puis, à 17.00, une heure avant la fermeture du zoo, Catherine se livre à la seconde performance, plus construite, d'environ 30 minutes, qui concentre et précise les activités auxquelles elle se livre le reste de l'après-midi, tout en leur donnant un aspect plus poétique.**

Ces deux parties de la performance ont été créées en collaboration avec la comédienne ; elles abordent, sous une forme ludique et sensible, certains des thèmes suivants :

- *Mimétisme du singe : peut-on croire à une pareille fiction ?* La comédienne choisie dispose d'une bonne « technique » corporelle et d'un talent certain pour le mimétisme simien. Il s'agit ici réellement de faire *comme si*, de réellement tenter de faire croire à l'animal, puis de s'amuser de notre propre crédulité. Qu'est-ce qui fait que l'on croit à l'animal ? Est-ce dû à la perfection du mimétisme, au cadre (au décor), ou à ce que l'animal placé dans l'enclos se comporte en fonction de ce qu'on espère de lui (c'est-à-dire que le singe « fait le singe », parce que c'est ce que l'on attend de lui).

- *Pourquoi, à un moment donné, quand l'acteur devient « plus vrai que nature », on ne le croit plus ?*

- *Comment un singe s'y prendrait-il pour imiter un être humain ? Est-il possible de jouer un faux singe qui imite un vrai homme ?* Et si oui, en quoi cela nous renseigne sur « l'essence » de l'homme ?

- *Et d'ailleurs, qu'est-ce qui constitue « le propre de l'homme » ?* Si les singes sont capables de se reconnaître dans un miroir, de communiquer comme des hommes (par le langage des signes ou au travers de machines), d'entrer en interaction avec les représentants d'autres espèces, et d'envisager la mort, qu'est-ce qui les différencie encore de nous ? (Les poils, la peau, le langage ?)

- *Quelle est la différence entre un homme enfermé dans un enclos qui fait semblant d'être un singe, et un homme à l'extérieur qui le regarde en croyant être libre ?* En d'autres termes : lequel des deux a le comportement le plus personnel, le plus délibéré, le plus conscient de sa spécificité « individuelle » ? Lequel est « réellement » libre ?

- *Pourquoi est-on tellement fasciné par « ce qui sonne le rappel à notre sauva-*

*gerie source*⁴ », *par l'animalité si familière des singes, et que nous reconnaissons en eux ?* Cette animalité appartient-elle à l'animal ou à la projection de notre propre part animale sur lui ?

- Pouvons-nous jamais imiter parfaitement un singe, pouvons-nous comprendre son comportement autrement qu'en passant par nos ressemblances ?

En d'autres termes : si cette performance se centrait sur le comportement du poisson rouge, est-ce que ce serait tout aussi intéressant ?

NOTE D'INTENTION DU METTEUR EN SCÈNE

Quand j'étais enfant j'étais fasciné par un poster qu'une amie avait dans sa chambre, il représentait un singe portant une salopette bleue et une casquette rouge. Mon père portait la même salopette pour travailler, mais pas la même casquette. Sur l'affiche, le singe montrait ses dents comme s'il riait, je trouvais un peu ridicule qu'on ait cherché à le rendre sympathique en lui mettant une salopette, car cela présupposait que les gens qui portent des salopettes sont plus drôles que ceux qui portent le costume, par exemple, ou qu'ils sont plus proches des singes, ce qui est déjà un préjugé. Nous avons 99% de chromosomes en commun avec le chimpanzé et le bonobo. Nous sommes fascinés par leur ressemblance avec nos propres comportements, par leur intelligence qui semble parfois si proche de la nôtre, par leur animalité que nous avons perdue. Le gorille, l'orang-outan, le chimpanzé, le bonobo et l'homme sont les descendants d'un ancêtre commun, qui vivait en Afrique il y a quatorze millions d'années. Par opposition aux autres, nous appelons « grands singes » les singes dont nous sommes génétiquement le plus proche. Il est vrai qu'ils peuvent être grand, un gorille adulte peut peser jusqu'à 230 kilos et est doué d'une force prodigieuse. Le bonobo, qui est plus petit, fait fantasmer bien des humains par sa faculté à régler ses conflits en se livrant à de rapides copulations. Pour le bonobo, copuler frénétiquement revient peut-être à une poignée de main, un signe de paix ou à se faire la bise. Pendant bien longtemps, les scientifiques n'ont pas étudié le bonobo précisément à cause de son comportement sexuel, on pensait que le bonobo était une sous-espèce du chimpanzé, alors qu'il est prouvé aujourd'hui qu'il constitue une espèce à part, qui plus est très proche de la nôtre. Les scientifiques qui étudient les singes finissent souvent par verser dans l'anthropomorphisme, ils interprètent les faits et gestes des singes qu'ils observent à la lumière des connaissances qu'ils ont des

⁴ Pascal Quignard : « Qu'est-ce que la liberté ? Ce qui sonne le rappel à la sauvagerie source. »

hommes, et valorisent chez eux les comportements qui sont proches de ceux des humains. Pour mesurer l'intelligence d'un chimpanzé par exemple, on lui fait subir des tests imaginés par les psychologues pour mesurer les aptitudes intellectuelles des enfants humains. Et l'on se félicite d'obtenir parfois les mêmes résultats, excepté que l'on a remplacé le bonbon ou la friandise servant de récompense par une banane. Il n'est pas certain qu'en plaçant un enfant humain sur un arbre, il parvienne à survivre très longtemps, même si on place des sucettes et des barbacapas sur les branches au lieu des fruits. Il est possible d'apprendre le langage des hommes à certains grands singes présentant de bonnes dispositions. Comme ils n'ont pas un larynx doué de la même anatomie, ils ne peuvent pas prononcer les sons humains, on leur apprend donc le langage des signes, ils parviennent alors à manier des concepts relativement complexes. Par exemple, le gorille « Koko », auquel son gardien demandait où vont les gorilles quand ils meurent, répondait : « confortable trou adieu ». Avant de lui apprendre la langue des signes, il a certainement fallu découvrir et étudier sa manière à lui d'échanger des informations, de marquer son respect, son pouvoir ou son envie. Je serais curieux de savoir si certains éthologues essaient d'apprendre « le langage-singe » à d'autres humains, et si, maniant ce langage, ils parviennent à se dire des choses que le langage humain ne permet pas d'exprimer.

« J'ai appris à remplir avec des mots / tout ce qui était vide / et j'ai appris qui était qui / et comment calmer avec des phrases / tout ce qui criait » *Gaspard, de Peter Handke*

La question centrale de ce projet est celle du langage humain, de ses limites, de toute la communication que nous échangeons et qui échappe aux mots. Le langage humain est très insuffisant pour communiquer toutes sortes de sentiments, de sensations et de concepts. C'est un outil très peu efficace, par exemple, pour résoudre la question palestinienne ou reconforter un ami dans son deuil (« Courage ! »). Parfois même, il complique les situations en créant des malentendus qui n'existeraient pas sans lui. Souvent, le langage sert à dissimuler, à tromper, à perdre ou à manipuler. Les mots prétendent signifier quelque chose que le corps dément, et alors on ne comprend plus rien. La communication non verbale, que nous n'arrivons pas nécessairement à décoder, en dit souvent plus que les mots eux-mêmes. Un large sourire est plus accueillant que le mot « Bienvenue » écrit sur un paillason ou prononcé d'une voix atone. Un tremblement dans la voix, une agitation dans le visage et sur la peau en disent plus que les mots « je suis surpris de vous voir ». N'importe quel metteur en scène sait que pour exprimer sa

vision d'une scène, il est parfois plus « parlant » de se servir d'un effet spectaculaire ou d'une image que de se contenter de demander aux acteurs de bien appuyer certaines répliques. Le langage humain ne « parle » pas très bien. Il frappe moins l'imaginaire, il pénètre moins profondément dans la moelle.

« Le langage est un écran. La volonté est une tache sur la vue. La conscience un démon satellite. Tous servent meurtre et mort. La lucidité, la raison, le langage vivant sont des arbustes qui requièrent des soins infinis, qui crèvent sans cesse, parce qu'ils ne trouvent aucune terre en nous. Sans cesse nous nous agrippons dans le vent. Sans cesse nous tâtonnons des racines dans le désert. Sans cesse nous défailions. Sans cesse nous rejoignons la nuit et le silence comme l'eau les fossés. »

Pascal Quignard

PROCESSUS DE CRÉATION

Sous le titre générique *Le baiser et la morsure*, plusieurs objets théâtraux sont créés. Parallèlement à *Permettez-moi de vous dire...*, qui constitue le premier véritable OPUS de cette série de créations, un laboratoire de recherche est initié avec quelques acteurs et un éthologue spécialisé dans la communication entre les singes et dans le paralangage humain. Plus tard, un spectacle de théâtre (Opus 2) est créé au printemps 2013 (*La longueur moyenne des énoncés*). *Le baiser et la morsure* est un projet d'envergure réunissant artistes (scénographe, metteur en scène, dramaturge, costumier, acteurs, danseurs) et scientifiques (éthologue, linguiste). Outre Arc en Scènes TPR, plusieurs institutions romandes sont coproductrices de ces différents spectacles et étapes de travail : La Manufacture, Haute Ecole de Théâtre de Suisse Romande, le FAR à Nyon, l'Arsenic à Lausanne et le Théâtre du Grütli à Genève.

Le tableau suivant récapitule chaque étape du processus de création, en indiquant à chaque fois le lieu de présentation et les coproducteurs concernés. Certaines discussions sont encore ouvertes et il n'est pas exclu que d'autres lieux de tournées viennent encore s'ajouter au tableau.

<u>LABO</u>	Projet de recherche	Les grands singes et le paralangage humain	La Manufacture HETSR Lausanne FAR Nyon	05 08. 2012	saison 2011-12
<u>OPUS 1</u>	Performance	<i>Permettez-moi de vous dire, d'abord, que je connais bien le Bois du Petit-Château</i>	Arc en scènes TPR Zoo du Bois du Petit-Château La Chaux-de-Fonds	09. 2012	saison 2012-13
<u>OPUS 2</u>	Spectacle	<i>La longueur moyenne des énoncés</i>	Arsenic Lausanne Théâtre du Grütli Genève	04 05. 2013	

Guillaume Béguin et la compagnie de nuit comme de jour

Les formes théâtrales explorées par la compagnie de nuit comme de jour (fondée en 2006) interrogent les limites de la perception du spectateur (*Matin et soir*, *Suicide*), brouillent parfois les codes de la représentation (*Autoportrait*), ou mêlent volontairement différents modes de narration ou styles de jeu (*Matin et soir*, *En même temps*, *La Ville*). Les textes choisis ont pour thème commun celui de l'identité de l'individu, de la perte de ses repères, voire de sa propre disparition, dilution ou éparpillement.

Les quatre premières créations de la compagnie mettaient en évidence la difficulté de se dire, de cerner par le langage les limites de sa personnalité, comme si celle-ci échappait sans cesse à son « propriétaire », comme si, d'une certaine façon, elle ne lui appartenait pas vraiment. Ainsi, le vieillard mourant de *Matin et soir* (de Jon Fosse, créé en 2007), voyait son identité se dissoudre dans celles de ses proches, de ses enfants, de ses aïeux ; la narrateur d'*En même temps* (d'Evguéni Grichkovets, 2009) à l'identité trouble et aux multiples visages, faisait état de son échec à nommer « tout ce qui le traversait, chaque seconde ». Le suicidé d'*Autoportrait* (d'Édouard Levé, 2010) quant à lui, énumérait une liste impressionnante d'aphorismes le concernant, sans parvenir, précisément, à se cerner.

La dernière création de la compagnie, *La Ville* de Martin Crimp, tentait d'élargir la question de « l'identité » à celle de « l'existence ». La mise en scène mettait en évidence le trouble de celui qui, peu à peu, se dissout dans les rêveries d'un autre, au point qu'il n'existe plus par lui-même, mais seulement dans l'imagination ou le regard de l'autre. Nous sommes tous influencés et créés par les autres : au point de n'exister plus que dans leurs têtes, sous la forme d'êtres de fiction ?

Avec *L'Épreuve du feu*, créé à La Chaux-de-Fonds en mars 2012, il s'agissait d'élargir la question de l'identité ou de l'existence à la notion « d'humanité ». L'homme est-il capable de se mettre à la place du pire criminel, celui qui a perdu toute empathie ? Si oui, quelle part d'ombre, aux confins de l'humanité, cela peut-il ouvrir ou souligner en lui ?

Les différents spectacles de la compagnie ont été présentés notamment à La Chaux-de-Fonds (Théâtre ABC), mais aussi à Genève (Théâtre du Grütli), à Lausanne (Arsenic, Théâtre 2.21) et à Toulouse (Les Abattoirs).

Plus d'informations sur le site www.denuitcommejour.ch

Né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, Guillaume Béguin, diplômé du Conservatoire de Lausanne en 1999, est comédien et metteur en scène. Outre la compagnie de nuit comme de jour, il codirige le collectif Iter jusqu'à sa dissolution en 2009, avec lequel il crée *La Confession*, *Le Voyage*, *Les Voix humaines* et *Les prétendants* (conception et mise en scène, 2008). Guillaume Béguin a également mis en lecture de nombreux textes, dont *Correspondance à 3*, de Rilke, Pasternak et Tsvetaeva.

Revue de presse succincte des précédentes créations de la compagnie

Matin et soir, de Jon Fosse :

« De quoi est fait le passage entre la vie et la mort ? Comment se décline cette transition du plein au rien ou du rien ou plein selon les convictions ? Jon Fosse, auteur norvégien, imagine un entre-monde où, durant une journée, le futur absent répète les gestes rituels, mais sans les sensations habituelles. Comme si le contenu filait avant le contenant... Pour sa première mise en scène, Guillaume Béguin cerne parfaitement cet état



second. Il orchestre un oratorio où, dans la pénombre souvent, les voix et les silhouettes des trois comédiens se partagent cette expérience hors du commun. » *Marie-Pierre Genecand*, « Le Temps », 14 juin 2007

Autoportrait/Suicide,

d'Édouard Levé : « Immobile parmi ces corps qui se déplacent et diffusent la parole comme des hauts parleurs mouvants, on se sent frôlé, concerné, paradoxalement ému, sans que jamais la mise en scène ne déploie d'effets spéciaux, de musique, ni d'adresse intrusive. Un rapport invisible, l'introspection en assemblée, se tisse au fil des mots, dans une progression lente et respectueuse de l'intime. On le dira sans réserve: à



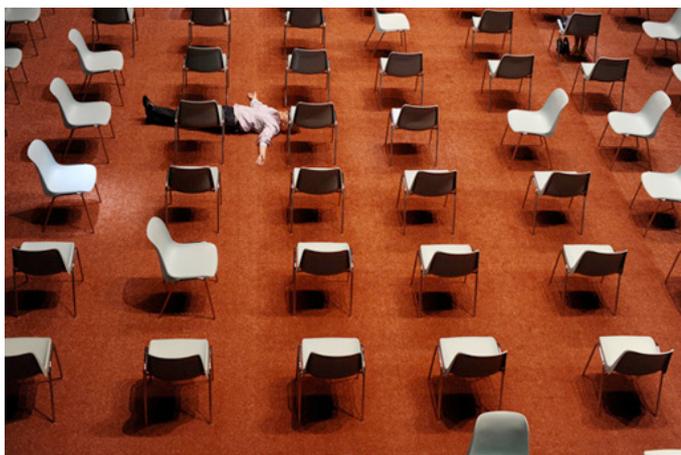
tous niveaux, la forme subtile et homogène de ce travail, sa remarquable pureté, en font un grand moment de jouissance intellectuelle et sensorielle. » *Antoinette Rychner*, « Le Courrier », Genève, 14 janvier 2010

Autoportrait/Suicide,

d'Édouard Levé : « Derrière les phrases livrées volontairement sans intention dramatique, la sagesse et la folie se regardent en chien de faïence. Ainsi bercé, chaque spectateur-auditeur « se crée son propre autoportrait de Levé ».

L'autoportrait le plus sincère jamais écrit. La mise en scène de Guillaume Béguin non plus ne triche pas. Sa grande trouvaille est d'avoir fait exploser en cinq cet ego pétri de contradictions. Il faut sou-

ligner d'ailleurs que les trois femmes et les deux hommes qui donnent corps et voix au texte de Levé offrent une performance à couper le souffle. Pendant près de deux heures, ils restituent ces milliers de phrases indomptables, en équilibre au-dessus d'un grand vide narratif. Admirable. » *Bénédicte Soula*, « Les Trois Coups », 13 juin 2010



La Ville, de Martin Crimp :

« Belle trouvaille de la mise en scène de Guillaume Béguin, la pluie crée un univers à la fois mental et concret, et génère une forme d'hypnotisme. » *Dominique Hartmann*, « Le Courrier », Genève, 22 janvier 2011

« On se gardera de résumer un texte qui privilégie la narration à l'action dramatique. On remarquera juste que Guillaume Béguin signe une mise en scène d'une rare cohérence. Ce bel objet, réticent à la préhension, bénéficie d'un atout de choix en la comédienne Sylviane Tille. » *Lionel Chiuch*, « Tribune de Genève », 27 janvier 2011



L'Épreuve du feu,

de Magnus Dahlström :

« Dans la lumière crue d'un éclairage sans ombre, les comédiens développent des personnalités distinctes et nuancées, subtilement inquiétantes. » *Timothée Léchot*, « L'Express/L'Impartial », 27 mars 2012

« C'est une pièce terrible que propose Guillaume Béguin, parfois drôle, souvent suffocante, qui choque bien moins qu'elle n'interpelle. Le metteur en scène nous tient en haleine, ou plutôt glacés, à trois pas d'un gouffre magnifié par ses comédiens. Une expérience rare. » *Lionel Chiuch*, « Tribune de Genève », 21 avril 2012

« L'intérêt de ce travail réside dans l'immersion qui permet à l'évocation du mal de devenir une sensation. Les comédiens, tous très bons, déroulent calmement le fil du forfait. Parfois, un cri puissant. Ou un rire des profondeurs. Mais le plus souvent, les confessés se tiennent droit au milieu de l'arène et les autres se placent autour, de dos ou de face, assis ou debout, toujours indifférents. Glaçant ? Oui, radicalement. » *Marie-Pierre Genecand*, « Le Temps », 26 avril 2012



Les photos ci-dessus sont de Sami Khadraoui (*Matin et soir*), Hélène Göhring (*Autoportrait*), Christian Lutz (*La Ville*) et Catherine Meyer (*L'Épreuve du feu*).